



HAL
open science

Compte rendu de l'ouvrage "Arnaud Bikard, Arnaud Bikard, La Renaissance italienne dans les rues du Ghetto. L'œuvre poétique d'Élia Lévitá (1469-1549), Turnhout, Brepols, 2020"

Elodie Attia

► **To cite this version:**

Elodie Attia. Compte rendu de l'ouvrage "Arnaud Bikard, Arnaud Bikard, La Renaissance italienne dans les rues du Ghetto. L'œuvre poétique d'Élia Lévitá (1469-1549), Turnhout, Brepols, 2020". Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, 2022, 84, pp.715-719. hal-03775646

HAL Id: hal-03775646

<https://hal.science/hal-03775646v1>

Submitted on 17 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Arnaud Bikard, *La Renaissance italienne dans les rues du Ghetto. L'œuvre poétique d'Élia Lévíta (1469-1549)*, Turnhout, Brepols, 924 p., 4 b/w tables, 156 x 234 mm, 2020 ISBN: 978-2-503-56974-1

Par Élodie Attia, Aix Marseille Univ, CNRS, TDMAM, Aix-en-Provence, France

Version auteur corrigée / 15/01/2023

Élie Lévíta (1469-1549), figure savante juive incontournable et bien connue de la Renaissance, est aussi, comme le défend ce travail, un écrivain littéraire classique majeur du début du XVI^e siècle encore méconnu. Les travaux de Lévíta, rédigés en hébreu imprimés ou restés manuscrits, font souvent l'objet d'analyses puisqu'ils ont fortement marqué les études bibliques, massorétiques et grammaticales juives et chrétiennes. Toutefois, c'est à l'autre Élie Lévíta, à *Eliye Bokher* l'écrivain de langue yiddish, que cet ouvrage est dédié. Comme tous les juifs médiévaux, ce personnage a un nom hébreu et un nom, il faut le rappeler, en langue du quotidien partagé par tous. Par un long travail de littérature comparée, l'a. se penche ici sur l'ensemble des travaux en langue vernaculaire de Lévíta et sur sa personnalité d'auteur-écrivain de la Renaissance. L'entreprise de l'a. est à bien des égards aussi fascinante que nécessaire et l'épais volume (presque 1000 pages !) en est le magnifique résultat. L'ouvrage s'intéresse donc à la part méconnue de Lévíta, c'est-à-dire à sa production littéraire en langue « vulgaire » ou encore « non savante ». La littérature yiddish, ou littérature allemande transcrite en caractères hébraïques selon les points de vue (voir p. 202 et 249) fut produite par les juifs et juives résidant ou provenant (comme Lévíta) des terres germaniques et d'Europe Centrale. Cette littérature se nourrit de nombreux transferts culturels apparemment unidirectionnels : si elle doit beaucoup à ses environnements, les environnements de la culture yiddish, même ancienne, auraient peu emprunté et profité de cette culture particulière. Rechercher le « Lévíta littéraire » demande de se pencher sur de multiples domaines : l'histoire de la littérature yiddish, la poésie hébraïque juive italienne médiévale et renaissante, la littérature chevaleresque et satirique italienne et, enfin, la poésie populaire allemande. Faisant des allers-retours constants, l'a. réinterroge habilement la question de l'inclusion ou non des juifs aux phénomènes culturels de la Renaissance. Lévíta n'est pas ici imprégné de quelque chose d'extérieur à lui, il exprime tout simplement consciemment ou non les mentalités, esthétiques et goûts du temps dans lesquels il se meut, puisque « toute production littéraire est le fruit de la rencontre d'une personnalité artistique et d'un moment dans l'évolution historique des conceptions esthétiques et poétiques » (p. 36). Fait remarquable, Lévíta, ce grand massorète et grammairien, occupé à des sujets si sérieux et savants que la Bible, le Targum, la Massore... produit une œuvre italianisante, satirique, audacieuse et libre, dans une langue populaire connue des juifs ashkénazes. En s'adressant à la « rue juive (*di yidische gas*) », en dédiant son temps précieux à autres choses qu'aux saintes écritures et aux études rabbiniques, il nous donne accès à une culture qu'il connaît et affectionne par sa propre origine personnelle, une rue dans laquelle il affiche ses « pasquinades » audacieuses, et vise un public particulier et assumé, en particulier celui des femmes. Il s'intéresse à un lectorat sensible à des éléments populaires appréhendables par tous, non-juifs et juifs. Malgré le fait que ces écrits n'aient pas d'effet durable dans le reste du monde ashkénaze et du fait de la non-considération des rabbins ashkénazes pour la littérature en vernaculaire et de loisirs (autant – du reste – que pour la Massore, là où Lévíta avait montré audacieusement en 1538 que la vocalisation date d'une période assez récente), l'étude des ouvrages littéraires en yiddish de Lévíta illustre un « cas passionnant de circulation des idées et des modèles d'esthétiques (p. 28) » à la Renaissance.

Le premier chapitre biographique, finement mené, explore l'être « *bifron* » Élie Lévíta / *Elye Bokher*. Les éléments de sa vie sont repris en comparant ses évocations personnelles faites en hébreu souvent poétique (centon de versets bibliques, à la langue archaïsante et très savante) et en yiddish (plus direct et jouant sur les nuances de la langue parlée). Le travail de G. Weil (1964) avait déjà souligné que la recherche moderne séparait à tort ces deux facettes pour des raisons souvent disciplinaires. L'a. rappelle que Lévíta est, certes, un hébraïsant linguiste, massorète et grammairien chevronné lié à Elie Delmedigo, Ovadia Sforno, Pic de la Mirandolle, Gilles de Viterbes, Sante Panini ou Johannes Reuchlin. Chose nouvelle, Lévíta écrit *tout au long de sa vie* des romans de chevalerie, des parodies, des satires, des poèmes en yiddish, en parallèle de son activité savante. Un catalogue de ses écrits en yiddish réactualise les propositions faites par Weil, faisant passer de quatre à sept le nombre d'œuvres en yiddish (pp. 85-113), contre onze ouvrages en hébreu (p. 59-84). L'« esprit du temps » se constate alors chez Lévíta non par l'intérêt pour l'Antiquité grecque et latine ou pour les idéaux chrétiens (il semble ignorer le latin), mais par les thèmes et formes littéraires qu'il choisit, la position critique à l'égard de la tradition poétique (p. 40), et, ce qui ne gâche rien, par l'usage d'un humour très libre. Le fait de privilégier l'attitude critique et le libre examen des textes imprimés et manuscrits (y compris bibliques), de s'exprimer dans une éloquence et une rhétorique épидictique comme cela peut se trouver aussi chez son contemporain d'Italie du Nord, Raphaël da Prato, un savant moins connu mais tout aussi féru de *melitsa* (prose de style élevé), de livres et de sources fiables de connaissances, est un signal fort. L'esprit du temps est là, malgré les sujets de connaissance qui restent inscrits dans la tradition juive.

Dans le chapitre II, l'a. situe l'œuvre de Lévíta dans la littérature juive de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance, en présentant la place de l'hébreu à la Renaissance et sa signification littéraire (p. 123), la poésie écrite en hébreu par exemple produite par Immanuel de Rome entre autre, et l'intéressante question de la querelle des femmes qui s'invite de la fin du XVe siècle jusqu'à la fin du XVIe siècle dans la poésie hébraïque (p. 164-188). Dans un second temps, l'a. expose la littérature narrative en yiddish ancien (p. 195). Ces deux genres donnent les cadres dont Lévíta saura s'affranchir en innovant et les détournant. La question de la participation des juifs à la culture de la Renaissance (p. 115-122) est également abordée dans ce chapitre afin de promouvoir une vision plus ouverte que celle qui est souvent présentée dans l'historiographie récente en radicale opposition avec les travaux de C. Roth et sa vision universaliste.

Le chapitre III rappelle comment les romans de chevalerie de Lévíta s'inscrivent dans le champs vaste du *romanzo cavalleresco* italien au tournant du XV^e et du XVI^e siècle. Il s'agit d'une création poétique de premier ordre que Lévíta détourne par le comique. La forme classique du roman de chevalerie affleure également : hyperboles nombreuses, accumulation de substantifs et d'épithètes, répétitions comme dans le *Semu el-Buch* décrivant David contre Amalek (p. 243). Quand la situation est moins noble, la langue se dévergonde : le Jugement de Salomon dans le *Melochim Buch* porte des invectives piquantes que s'adressent les deux femmes se disputant l'enfant (*naféko* 'pute', *perutso* ' salope') et plus encore sur quatre strophes. Ainsi, les innovations littéraires de Lévíta sont contextualisées de façon élargie, et son ton et ses variations de niveau de langue se retrouvent chez d'autres écrivains italiens de l'époque. D'autres détournements comme l'exagération des batailles, la dérision ou l'ennoblissement des scènes à caractère amoureux (p. 408-424) sont traités.

Le chapitre IV brosse l'évolution de l'œuvre chevaleresque de Lévíta, influencée par Pulci et l'Arioste. La parenté de projet d'écriture et la réécriture comique du genre chevaleresque est perceptible entre le *Morgante* italien de Pulci et *Bořo Dantónę* yiddish de Lévíta. Le même paradigme littéraire est à l'œuvre même si les publics visés sont différents. D'un autre côté, le

Roland furieux de L'Arioste apparaît comme un modèle essentiel du *Paris un Wiene* de Lévíta, créant un autre projet esthétique distinct. Dans le second, les techniques narratives (le recours au narrateur amoureux, p. 596), la forme poétique, les usages rhétoriques et les choix thématiques avec la satire des femmes (conduite aussi par l'Arioste, p. 656) sont éloquents. Une étude poétique et stylistique approfondie est proposée par l'a. pour chaque œuvre. Enfin, dans un cinquième chapitre, l'œuvre satirique de Lévíta permet d'évoquer un genre mixte et un des moins codifiés depuis l'Antiquité. Cette œuvre, selon l'a., se trouve au croisement de la pratique satirique en yiddish ancien, de la tradition parodique hébraïque, du chant populaire allemand, ainsi que de certains modèles italiens de poésie de la vitupération. De façon générale, la satire est fondée sur la déformation, la caricature, l'exagération des vices, tout en proposant un enseignement moral, l'exagération permettant la dénonciation d'un fait ou d'une situation. Dans une satire préservée dans l'intéressant manuscrit de Parme (Ms. Pol. 2513) copié par Moshe Barlag en Italie du Nord entre 1511 et 1521, tous les membres de la société juive (uniquement masculine d'ailleurs : le rabbin, l'étudiant, le notable ou dirigeant communautaire, le maître de maison, le copiste de rouleaux, le pauvre, l'enseignant ou précepteur, l'artisan ouvrier, l'hôte de passage), quel que soit leur statut, ne peuvent satisfaire le monde. Ces textes donnent ainsi de précieuses informations d'histoire sociale et d'histoire des mentalités (p. 721). Pareillement, Lévíta a écrit des « pasquinades » telles que le *Serefo-Lid* (sur l'incendie du Rialto en 1514, p. 735) et le *Hamavdil-Lid* dans lequel il répond à Hillel Cohen impliqué dans les vols pendant l'incendie et donne son point de vue sur l'attitude de certains de ses coreligionnaires. Enfin, le *Šeder nošim* dans la suite de la querelle des femmes, est un « poème hybride, entre satire et midrash, sous l'apparence d'un éloge (semi-ironique) des femmes » (p. 778). Analysée de façon très approfondie (p. 793 et ss.), livrant une peinture vivante des femmes juives ashkénazes au début du XVI^e siècle et de leurs difficultés et peines de jeunes mères décrites, d'ailleurs, avec l'empathie et la précision d'une véritable sage-femme, cette satire est attribuée pour la première fois de façon très convaincante à Lévíta (p. 831-843).

Pour finir, des annexes (p. 855-886) fort intéressantes proposent la première édition du *Purim špil*, celle de la pasquinade intitulée le *Hamavdil lid*, et une traduction intégrale du roman *Paris un Wiene*.

En conclusion, ce travail remarquable de littérature comparée dont on peut que recommander la lecture, se trouve à la jonction de plusieurs littératures et de plusieurs langues. Il exhume une œuvre littéraire méconnue et très significative de l'histoire culturelle juive de la Renaissance. Par son ampleur et par sa variété, par ses témoignages sur la condition féminine, l'œuvre vernaculaire d'*Eliye Bokher* constitue non seulement la première œuvre moderne de la littérature yiddish mais aussi un cas particulièrement évocateur de diffusion des modèles esthétiques de la Renaissance dans des catégories ethniques et sociales que l'on décrit parfois comme éloignées de ces mutations culturelles. Par ailleurs, d'un point de vue scientifique, ce travail rappelle à quel point les chercheurs sont souvent surspécialisés. Ce travail démontre qu'un *homo universalis* du XVI^e siècle peut à la fois parfaitement pratiquer et maîtriser l'aridité savante des notes massorétiques de la Bible hébraïque, et en parallèle, la littérature populaire par l'humour et la satire. Peut-être avait-il trouvé un équilibre entre ces mondes apparemment contraires ?

Aix-en-Provence.

Élodie Attia, Aix Marseille Univ, CNRS, TDMAM, Aix-en-Provence, France